

ARTISANS DU FUTUR

L'éditorial d'Hugues de Jouvenel

Bonne année, chers lecteurs !

Si l'expression de ces vœux est naturelle à l'aube de cette année nouvelle, encore convient-il qu'elle ne nous induise pas en erreur et ne nous incite pas à attendre de la Providence, donc d'une puissance supérieure, qu'elle assure notre salut. Aussi serait-il peut-être plus opportun d'adresser à nos lecteurs le vœu qu'ils prennent en main leur avenir et en deviennent les principaux artisans. Ceci serait plus cohérent avec l'esprit de la prospective, souvent résumé par cette phrase de Maurice Blondel : « L'avenir ne se prévoit pas ; il se construit. »

N'avons-nous pas une fâcheuse tendance à être de plus en plus inquiets vis-à-vis de l'avenir, d'autant plus inquiets que le paysage se brouille et que l'impression de chaos l'emporte sur celle d'un ordre bien réglé ? Nous avons le sentiment que tout se complexifie et que, de toutes parts, peuvent à chaque instant intervenir des crises, des ruptures compromettant l'ordre établi.

N'avons-nous pas en conséquence une propension grandissante à nous replier sur nous-mêmes, à nous crispier sur nos habitudes, celles d'un XX^e siècle pourtant bien révolu ? En raison de cette même angoisse, n'avons-nous pas tendance à attendre d'ail-

leurs un apaisement, que ce soit par l'avènement de miracles ou l'administration de quelques réducteurs d'angoisse ? Ce phénomène explique sans doute le succès inquiétant que rencontrent, par exemple, les sectes et autres types d'antidépresseurs. Mais sans doute résulte-t-il très largement du fait que, n'étant mus par aucun projet collectif à long terme conférant du sens à nos actions, nous nous retrouvons hagards, nous nous laissons entraîner dans une espèce de déprime rampante.

N'avons-nous pas une fâcheuse tendance à chercher ailleurs des boucs émissaires à tous nos maux et à attendre des puissants, en dépit de la confiance de plus en plus ténue que nous leur accordons, qu'ils prennent en main notre sort et nous assurent un avenir meilleur ? Ne sommes-nous pas, ce faisant, en train de « lâcher la proie pour l'ombre », de nous replier dans une posture d'assistés alors que, pour paraphraser le président John Kennedy¹, la question n'est pas tant de savoir ce que l'avenir nous réserve, mais plutôt de savoir comment nous pouvons nous-mêmes en être les artisans ?

Que l'avenir ne soit pas prédéterminé et nous apparaisse, à tort ou à raison, encore plus imprévisible qu'auparavant, peut expliquer qu'il soit pour nous synonyme d'inquiétude.

1. « Ne demandez pas ce que votre pays peut faire pour vous. Demandez ce que vous pouvez faire pour votre pays » (discours du 21 janvier 1962).

Qu'il ne génère, en revanche, qu'an-goisse et repli sur soi est bien dom-mage (et dommageable). Le fait même qu'il ne soit pas prédéter-miné signifie qu'il reste à faire, qu'il dépend pour une part de nous-mêmes, qu'il demeure à inventer et à bâtir, qu'il constitue donc une chance que nous aurions tort de ne pas sai-sir. Mais cela exige sans doute que, plutôt qu'abdiquer notre pouvoir, nous l'assumions, que, sans nous croire tout-puissants, nous prenions conscience que nous avons les moyens, pour une part, d'en être les acteurs.

Il est, à cet égard, frappant de voir combien, confrontés à un même environnement extérieur, des indivi-dus, des groupes, des entreprises et des territoires prospèrent et vont de l'avant, tandis que d'autres déclinent et se désespèrent. Quelle leçon tirer de ce constat sinon qu'au-delà des pouvoirs, certes inégaux, qui sont les nôtres, des contraintes auxquelles nous sommes tous plus ou moins soumis, certains sont plus enclins à baisser les bras, et d'autres à re-trousser leurs manches ; certains sont plus portés à se laisser couler et d'autres à entreprendre, à s'adapter et à innover.

Nous entrons dans la deuxième décennie du XXI^e siècle. Il est grand temps de comprendre qu'une ère nouvelle s'est ouverte : la scène mon-diale d'aujourd'hui n'a plus grand-chose de commun avec celle de l'après-guerre mondiale, le leader-ship qu'exerçait alors l'Occident est de plus en plus battu en brèche par de nouveaux pôles de développe-

ment, les modes d'organisation et les méthodes de management des hommes d'hier ne sont plus adaptés... Plutôt qu'attendre — grande illu-sion ! — que resurgisse une nouvelle période semblable à celle des Trente Glorieuses, il nous incombe de prendre conscience du changement de décor et de la nécessité de penser et d'agir, individuellement et collectivement, autrement que nous avions l'habi-tude de le faire.

Faut-il rappeler que « l'on ne change pas la société par décret » (Michel Crozier) et que « la force col-lective des citoyens sera toujours plus puissante pour produire le bien-être social que l'autorité d'un gouver-nement » (Alexis de Tocqueville) ? Aucun gouvernement ne sera à même de changer la société. Jamais nos moyens n'ont été aussi puissants et leurs usages potentiellement aussi prometteurs et dangereux.

Il incombe donc à chacun d'entre nous, à quelque échelle que nous in-tervenions et quels que soient nos moyens, d'être pleinement acteurs dans la construction d'un avenir qui, malgré des inerties indéniables, y compris nos propres habitudes, de-meure très largement notre affaire : celle de femmes et d'hommes aux-quels il incombe, s'ils ne veulent pas qu'on le leur impose, de redonner du sens à la notion de projet sur un plan tant individuel que collectif. « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas. C'est parce que nous n'osons pas, affirmait Sénèque, qu'elles nous semblent difficiles. » ■